

## Anthropologie et Sociétés



**Yvon CSONKA, Les Ahiarmiut. À l'écart des Inuit Caribous.**  
Neuchâtel, Éditions Victor Attinger, 1995, xii + 501p., carte, fig.,  
graph., fotogr., tabl., ann., bibliogr., index.

Frédéric Laugrand

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015477ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015477ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laugrand, F. (1997). Compte rendu de [Yvon CSONKA, Les Ahiarmiut. À l'écart des Inuit Caribous. Neuchâtel, Éditions Victor Attinger, 1995, xii + 501p., carte, fig., graph., fotogr., tabl., ann., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 141–143. <https://doi.org/10.7202/015477ar>

Le terme famille veut parfois dire une unité résidentielle et, parfois, un couple parental et ses enfants qui n'habitent pas nécessairement tous ensemble. L'auteure elle-même souligne cette ambiguïté, tout en utilisant le terme « famille » surtout pour désigner une forme résidentielle, particulièrement lorsqu'elle propose la notion de « famille gynéparentale ». Ne serait-il pas utile, dans un tel effort de clarification sociologique, d'appeler « foyers » les unités familiales de résidence et de laisser au mot « famille » un sens plus polysémique ? La notion de résidence mériterait d'ailleurs d'être approfondie pour poursuivre l'analyse, car elle est souvent une clé maîtresse pour comprendre les formes concrètes de l'articulation entre alliance et filiation.

Les interrogations qui parcourent ce livre sont présentées de manière tout à fait limpide et accessible. Pourtant, elles sont complexes et l'auteure se garde bien de livrer des réponses hâtives. En ce sens, cet ouvrage sera à la fois utile à l'enseignement et à la réflexion plus théorique. Bien sûr, certaines facettes de l'institution familiale sont laissées dans l'ombre. Je pense, par exemple, à l'impact des approches volontaristes sur le statut de filiation des enfants et à la manière dont la structuration réflexive des identités personnelles affecte les représentations de la parentalité et de la différence des sexes. D'autres identifieront certains aspects à développer, à compléter, en fonction de leurs points de vue particuliers. Ils rejoindront ainsi le projet de ce livre qui vient rendre compte « du travail de la recherche, de la recherche en travail » (p. 216).

Françoise-Romaine Ouellette  
INRS-Culture et société, B-10  
306, Place d'Youville  
Montréal  
Québec H2Y 2B6

---

Yvon CSONKA, *Les Ahiarmiut. À l'écart des Inuit Caribous*. Neu-châtel, Éditions Victor Attinger, 1995, xii + 501 p., carte, fig., graph., fotogr., tabl., ann., bibliogr., index.

Dans le champ de l'ethnohistoire des Inuit, le remarquable livre d'Yvon Csonka, tiré de sa thèse de doctorat primée pour son excellence, fera date. Il faut reconnaître que le travail accompli est énorme. Grâce à sa double formation d'archéologue et d'anthropologue, Csonka a choisi une large perspective ethnohistorique qui évoque la « culture history », telle qu'elle est envisagée par Margaret Lantis (1970 : 4-5).

L'auteur, qui s'est nourri des théories logicistes de Gardin et de l'immense ethnographie recueillie par Burch (voir plus particulièrement l'annexe 2), a organisé sa recherche en deux ensembles à la fois complémentaires et contrastés. La première partie constitue un prologue général et d'ordre plutôt synthétique sur les Inuit Caribous dont la genèse complexe et controversée est retracée à partir d'une masse documentaire impressionnante. La seconde partie est consacrée à l'analyse approfondie de la société des Ahiarmiut dont on découvre l'ethnographie historique de 1920 aux années 1950, avant leur déplacement par les autorités canadiennes (1957).

Après une introduction qui présente un bilan fouillé de la littérature et une discussion des méthodes et de la perspective utilisées, la première partie se déploie donc comme une longue mise en contexte qui traite successivement du milieu naturel et géographique de ces

populations arctiques de l'ouest de la baie d'Hudson (chapitre I), de leur préhistoire nébuleuse (chapitre II) puis de la période historique des années 1619 au milieu des années 1920 (chapitres III à V). De l'expédition de Jens Munk (1619-1620) aux grandes famines des années 1917-1920, Csonka examine avec une prudence exemplaire l'histoire des Inuit Caribous sous ses multiples facettes : démographie, transformations technologiques, déplacements géographiques, relations interethniques, implications des groupes dans la traite des fourrures, etc.

Dans la seconde partie, réservée à la société des Ahiarmiut, il recourt davantage à la tradition orale pour dévoiler comment ce groupe à l'histoire particulière forme finalement une entité assez distincte de ses voisins. De façon très détaillée, mais en utilisant constamment les références relatives aux sociétés voisines, Csonka se lance alors dans une reconstruction historique en abordant avec perspicacité l'origine et l'évolution sociodémographique du groupe Ahiarmiut (chapitre VI), son insertion dans la traite des fourrures et l'instabilité de sa situation économique (chapitre VII). Pour terminer, l'auteur présente encore deux aspects singuliers des Ahiarmiut qui apparaissent autant dans leur organisation sociale, où une surmortalité impose de multiples réaffiliations (chapitre VIII) que dans leurs relations fréquentes avec les voisins Amérindiens (chapitre IX). La conclusion générale expose le bilan de toutes ces recherches et propose de nouvelles pistes d'exploration.

À maints égards, l'ouvrage de Csonka est excellent et le débutant comme le spécialiste seront frappés par la très grande sensibilité de l'auteur qui réussit toujours à mesurer et à pondérer ses propos en renonçant à toute simplification. Très bien documenté, abordant divers aspects de l'ethnographie historique d'un groupe oublié par Rasmussen et Birket-Smith dans les travaux de la Cinquième expédition de Thulé, le livre de Csonka se distingue aussi par son originalité. On remarquera des analyses très riches sur les famines vécues par les Ahiarmiut et sur leur participation à la traite des fourrures. Le rôle des intermédiaires est tout particulièrement mis en relief lorsqu'on apprend que certains individus pouvaient parcourir plus de 4 000 km pour effectuer leurs échanges. À cet égard, et pour éviter tout préjugé ethnocentrique mais sans pour autant tomber dans un relativisme culturel outrancier, l'auteur écarte avec raison la notion de dépendance qui a pourtant si facilement fait fortune...

Toutefois, comme toute entreprise réussie, le livre de Csonka prête à la critique. Certains lecteurs pourraient être déçus par des interprétations parfois trop prudentes ou encore, par l'option de ne pas citer, tel qu'il le fait en revanche pour d'autres sources, plus de témoignages inuit *in extenso*. Ces deux pratiques introduisent un flou et laissent encore moins de prise à la critique. D'autres encore regretteront l'absence ou presque de développements consistants sur la cosmologie et le système de représentations religieuses des Ahiarmiut et ce d'autant plus que l'auteur affirme avoir observé sur le terrain la pratique de nombreux tabous (p. 361) et l'existence de données pour en traiter.

Mais il est vraisemblable que les objectifs de Csonka étaient ailleurs et que ces choix se justifient par la thématique principale de sa recherche. Soulignons enfin que l'ouvrage est agrémenté de belles cartes, d'un appareil de notes infrapaginales (plus de quatre cents!), de plusieurs index très utiles (noms de personnes, toponymes, thèmes) et de plusieurs photos inédites. Au-delà de l'envergure de son enquête, le livre novateur d'Yvon Csonka témoigne d'une étonnante expérience anthropologique.

## Références

LANTIS M., 1970, *Ethnohistory in Southwestern Alaska and the Southern Yukon, Method and Content*. Studies in Anthropology 7. Lexington, The University Press of Kentucky.

Frédéric Laugrand  
Département d'anthropologie  
Université Laval  
Sainte-Foy  
Québec G1K 7P4

---

Didier FASSIN, *L'espace politique de la santé. Essai de généalogie*. Paris, Presses Universitaires de France, Collection Sociologie d'aujourd'hui, 1996, 324 p., bibliogr., index.

Alors que l'anthropologie a mis, traditionnellement, l'accent sur l'analyse des dimensions symboliques et signifiantes de la maladie, l'anthropologie médicale critique reconnaît que, au-delà du réseau de significations au travers duquel le malade la conçoit et l'expérimente, la maladie engendre aussi un « réseau de mystifications ». Si la maladie constitue un événement universellement fondateur d'une quête de sens, elle met aussi en jeu des rapports de pouvoir. Or, entre une anthropologie médicale, principalement américaine, concernée par l'analyse des représentations de la maladie et ses dimensions culturelles et cognitives et une anthropologie sociale, d'abord britannique, qui aborde la question du pouvoir à travers celui de la sorcellerie et de la gestion des infortunes, peu de place fut faite aux aspects proprement politiques de la maladie et des soins. C'est à une telle tâche d'analyse de cet « espace politique de la santé » que s'attaque Didier Fassin au confluent d'une lecture sociologique et anthropologique de la maladie en voulant « repolitiser la santé ».

Proposant de tirer profit des recherches qu'il a lui-même menées sur trois terrains en Afrique, dans les Andes et à Paris, il analyse la genèse et les enjeux de ces rapports de pouvoir dans trois lieux où ils se manifestent. Le premier est celui des inégalités sociales face aux risques de l'existence et aux possibilités de se soigner, soit ce que Fassin appelle l'inscription de l'ordre social dans les corps. Le second lieu concerne les mécanismes de légitimation des thérapeutes auxquels la société confère le mandat de soigner. La troisième dimension de cet espace politique de la santé est la gestion collective de la maladie par laquelle les autorités traditionnelles ou étatiques testent leur autorité ; elles le font en analysant les réponses aux rituels de purification et les programmes de prévention.

Fassin veut donc remettre le pouvoir, longtemps délaissé par l'anthropologie de la santé, au cœur des préoccupations. L'argument central de son ouvrage sera que « non seulement le pouvoir est constitutif de toute théorie anthropologique de la maladie, mais plus encore, la construction de l'espace de la santé prend son sens par rapport à la manière dont s'y inscrit le politique » (p. 16). À partir de sa définition du pouvoir — « ce qui permet aux individus et aux groupes d'agir sur les hommes, sur les choses, et donc sur le cours des événements » (p. 16-17) —, le fait de jeter un sort à un membre de la communauté devient un geste de pouvoir tout comme le sont l'acte de guérison du guérisseur et *a fortiori* les politiques de santé publique qui interdisent le tabac ou rendent obligatoire tel vaccin. Tous ces gestes sont de nature politique dans la mesure où ils répondent des quatre critères